

## Gas Barfly

Laurence Côté-Fournier

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66012ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté-Fournier, L. (2012). Gas Barfly. *Moebius*, (132), 41–46.

## LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

### *Gas Barfly*

À LFL

Se prendre pour des personnages de *L'hiver de force*, c'est à la portée de n'importe quel angoissé venu, de n'importe quel étudiant en lettres qui aime Ducharme parce que Ducharme parle direct à ses tripes sensibles, mais ça a l'air qu'on a pas trop compris, nous deux, parce qu'on s'essaye encore. Faut dire qu'on a des dons pas possibles pour l'anxiété sociale, qu'on se lance encore et encore dans des scènes épouvantables où une des deux se cache dans les jambes de la première table qui traîne pendant que l'autre agrippe le bras d'un barman pour lui demander si lui itou, il serait pas buzzé par le monde autour. Tout ça pour éviter de faire du *small talk* avec des bonnes âmes qui vont chercher à savoir ce qu'on fait dans la vie, des bonnes âmes à qui on sait jamais quoi répondre et à qui on peut juste envoyer des sourires niaisieux qu'on va se remémorer plus tard avec des envies de kidnapper la face de quelqu'un d'autre pour disparaître, le temps d'oublier ça en espérant pas récidiver trop vite. On s'appelle pas André et Nicole, on est même pas un couple, mais on porte toutes les deux le même prénom. C'est un début. Le plus souvent quand des gars nous abordent pendant qu'on est ensemble, ils pensent qu'on se moque d'eux, ils répètent « Laurence et Laurence ? » comme si on était un duo comique, mais eux, ils rient pas, pis après les présentations ils nous tournent le dos pour montrer qu'ils ont rien à voir avec des filles pas matures comme nous. C'est pas grave, nous on a besoin de personne, pis c'est pas notre faute si on s'appelle pareil.

Toutes les deux, malgré nos natures fragiles, on essaye quand même de mener une vie active. Le mercredi soir, quand on se sent libérales dans nos avoirs et qu'on veut faire sonner notre petit change, on se rend au Barfly sur Saint-Laurent, écouter le groupe de blues qui joue là depuis onze ans – onze ans, mais entre nous faut pas se faire des accroires, y'a toujours au moins une *chick* violoniste pas rapport qui est échangée pour une plus jeune après une couple d'années. Au Barfly, on trouve toujours plus glauque que soi, y'a jamais d'inquiétudes à avoir quant à son apparence corporelle ou à sa valeur sociale, parce que ça prend jamais plus de quatre secondes avant de tomber sur une créature de la nuit qui a l'air accotée au bar pour se payer un dernier verre de scotch avant ses vacances-soleil à Pinel. Ça gonfle notre estime: on peut se sentir bon prince en acceptant de danser collé-collé avec un hobo ou en écoutant un vieil homme à chapeau mou jaser du temps où c'était lui le plus bel écoeurant en ville. On l'écoute poliment en lâchant des «pauvre vous» aux moments appropriés, c'est pas difficile et ça fait des beaux souvenirs.

Ce soir-là, Laurence et moi, on est installées tout près de la scène. On est en mars et le bar est tellement petit que si on se met plus à l'arrière on va mourir de froid à force de rester proche de la porte. Y'a probablement un chien mouillé qui va venir se frotter contre nous. On déprime toutes les deux. Bientôt la session universitaire va finir et on aura encore rien accompli de pertinent, une autre année à la maîtrise à faire semblant de remplir des pages. En été, ça va être encore pire, on va être désœuvrées sans bon sens. On sent déjà toute la tristesse des après-midi à errer d'un parc municipal à l'autre nous remonter à la gorge, les journées à lutter pour se trouver une activité à défaut d'avoir une job, parce qu'une job, ça, on sait ben qu'on en aura pas, on passe nos entrevues à dire à tous nos futurs employeur que ça serait pas l'idée du siècle de nous embaucher, ils finissent par avoir la puce à l'oreille.

Entre deux gorgées de bière on zieute les musiciens. Y'a un pianiste qui ressemble à un pirate, le guitariste a une moustache qui rayonne dans la pénombre. Ça se trouve pas, une vision plus rassurante qu'eux qui jouent,

l'air de se dire *attaboy*, y'a rien qui presse, on va être encore là mercredi prochain, autant prendre ça tranquille. On prépare des déclarations d'amour à leur lancer, des tirades de fous qui feraient pleurer dans les chaumières, mais quand ils s'approchent de nous en passant le chapeau on baisse les yeux.

Dans l'auditoire, Laurence repère un grand blond qui porte des bretelles et un nœud papillon. C'est le gars dans mon cours de création! qu'elle s'exclame. Le gars qui écrit des nouvelles érotiques médiévales! Les *Donjons et dragons* phalliques! Pas vrai! On a peur! Y'est ben trop branché pour être ici! D'un coup qu'il nous voit! Laurence se fabrique un genre de turban avec son foulard, moi j'me mets la manche de mon manteau d'hiver sur le nez. On se trouve funny-funées. Notre stratagème dure un bon dix minutes, mais ça dérape quand il nous voit en se rendant aux toilettes.

«Laurence! Allô! T'es ici! Ben oui! C'est-tu assez bon, hein, du blues!» Le beau Jacob fait comme si on avait pas des accoutrements de mongol sur la tête et commence à poser plein de questions à Laurence sur la fin de sa scolarité, les séminaires qu'elle a suivis, les articles qu'elle prévoit écrire, le dernier colloque auquel elle a participé, toutes les bébelles universitaires qui nous font halluciner. Je vois Laurence qui patine, qui enchaîne les jeux de mots pis les digressions pour contrer l'attaque, mais Jacob veut rien savoir et le tir de barrage de Laurence s'effondre, ploc. Lui sort de sa manche des revues avec son nom imprimé partout, il nous jase de sa dernière performance poétique où il a fait du *spoken word* en ancien français avec un gars d'Halifax, il partage avec nous les commentaires de son directeur de maîtrise qui est à veille de lui faire jouer bébé Jésus dans une crèche vivante tellement il le prend pour le messie des Lettres.

La suite nous met encore plus mal à l'aise. Il pointe une blondasse dans un coin et se met à nous vanter les charmes de l'espèce de Jean Seberg qui joue sa Guenièvre. Il donne des détails, il fait des sons, et la fille nous regarde de loin l'air de dire, l'amour, hein, quelle aventure. Après une pause, Jacob se tourne vers Laurence pour l'interroger: «Et toi, as-tu un copain, en ce moment?» Laurence part

à rire, moi aussi, on répond en chœur : « Voyons donc, on a jamais de copains, nous autres, on a pas d'allure ! » Et là Jacob prend un air grave, sa voix tombe d'une octave, il regarde Laurence droit dans les yeux sans cligner jamais : « Mais Laurence, tu sais que tu es une femme désirable. »

On reste bouche bée. C'est le genre de compliments qu'on fait à des femmes pleines de rouge à lèvres, des femmes au parfum capiteux, genre Poème ou Mademoiselle Chanel, alors que nous dans nos bons jours on dégage des relents d'assouplisseur Bounty. On s'imagine se tortiller en jarretelles dans des draps en satin rouge pis on voit pas comment ça pourrait être érotisant, on finirait sans doute par dire au gars que c'est juste un costume ou par raconter des plaisanteries pipi-caca pour faire diversion.

Jacob s'en retourne auprès de sa blonde, nous laissant derrière bien bâdrées de tout ce renforcement positif. Sauf que dans nos yeux on peut pas voir poindre un avenir radieux comme dans ceux de Jacob. J'vais devenir une vieille femme folle qui lance des chats, que je pleurniche. Pis moi une ivrogne qui tâte des p'tits gars, que réplique Laurence. L'université, c'est un problème, on s'en rend compte assez vite. Il faut se trouver une autre vocation.

La musique est entraînante, les bidous ne manquent pas encore à l'appel, c'est le temps de prendre notre courage à deux mains. Le printemps va arriver, il faut être prêtes à accueillir le renouveau. Qui sait toutes les merveilles qui pourraient éclore dans nos cervelles si on les échauffait ? Des plans audacieux sont savamment concoctés. *Waitresses* ? On est ben trop maladroites, pis moi j'arrive pas à me coiffer comme du monde ou à pas me salir avec de la nourriture, personne tippe les serveuses trop mal mises. *Vendeuses* ? Laurence a déjà essayé, pis ça a donné des résultats effroyables, elle riait de la marchandise avec les clients. *Téléphonistes* c'est sûr que c'est rayé de la carte, le téléphone c'est un instrument angoissant comme il s'en fait plus. Ce qu'il nous faut, c'est un emploi qui demande aucun talent. Ça a l'air dramatique quand on le dit de même, mais après trois-quatre pintes on est plus idéalistes que jamais. Tout à coup, Laurence s'agrippe à la table. Elle a eu son épiphanie, ça se sent, je suis suspendue à ses lèvres. *Pompistes* ! On pourrait être pompistes ! On

aura juste à mettre de l'essence dans les autos pis à faire payer le monde! On s'ouvre un *gasbar* cet été!

Dès qu'on s'assoit un peu pour y réfléchir, on voit que des bons côtés. Un *gasbar* en ville, ça serait gris et déprimant, probablement qu'on serait quelque part près d'un boulevard industriel, la fumée nous ferait mourir à petit feu, sans compter qu'on s'imagine toutes sortes de motards qui viendraient nous apprendre comment ça se brasse des affaires. Nenon, si on est pour s'acheter un *gasbar* ça va être en région, genre à Matane, ou Val-d'Or, ou n'importe quelle place dont on a aucune image mentale. Au milieu d'un champ, personne à la ronde, trois clients par jour. On se voit déjà avoir un petit comptoir pour vendre des barres tendres pis des *peanuts*, pis les jours où on voudra pas aller au village chercher de la nourriture on aura juste à manger notre stock. Notre cabine va être notre maison, on va dormir sur des petits matelas par terre, ça va être austère mais l'angoisse va être loin derrière pis on va être ensemble. Je soulève les problèmes de mise de fonds, Laurence peut pas tout à fait réfuter ça, mais elle se laisse pas abattre non plus. Elle s'approche de moi, me susurre dans l'oreille que ben, sa tante est pas pire en moyens, qu'elle fait rien avec son argent, qu'elle flambe tout au casino, pis qu'elle s'en fout! On a juste à la persuader de nous faire une avance!

C'est vrai, sa tante est tellement mondaine qu'elle a souvent sa photo dans les genres de section monarchico-people du *Lundi* pis du *7 jours*. Pour une bonne cause comme la nôtre, hein, pourquoi pas nous aider, aider à caser sa nièce, si on concocte un plan d'affaires de toutes les beautés. Toutes les deux on lâche des «oh oui!» d'excitation dans le Barfly, un des musiciens nous regarde pis Laurence lui fait un clin d'œil. Ça serait l'un avoir une carte d'affaires à laisser, qu'elle dit, faque la question d'un nom pis d'un logo arrive sur le tapis. Moi j'ai jamais gagné de concours de dessin, mais Laurence dessine une mouche pas piquée des vers, avec des ailes qui ont l'air de flaques d'essence pis un casque de moto sur la tête. Barfly! Gasbar! Gasbarfly! La pognes-tu? C'est pas vraiment drôle mais on est contentes pareil.

En partant, Jacob vient nous faire un dernier ciao, poli comme il est. Nous, on est rendues à notre cinquième pinte chacune, pis ça nous rend pas avarés de nos petits secrets. On lui montre notre logo, Laurence lui explique notre plan, il rit un peu, mais on voit ben qu'il est pas plus convaincu qu'il faut. Bonne chance avec la fin de ta maîtrise! qu'il lâche en sortant. C'est ça.

Pour nous aussi c'est pas mal le *last call*. On vide toutes nos cennes dans le chapeau du pianiste pirate en s'emmitouflant pour aller affronter l'hiver. Une fois dehors, on titube un peu, on se fait des mamours, on grave le logo de notre *gasbar* partout dans le givre, on le sculpte sur le sol avec de la petite garnotte. Même si on sent que ça durera pas longtemps, que la neige va se faire un plaisir de tasser ça, on s'en fout, on se répète que ça va aller, on se donne un dernier câlin avant d'aller se coucher, y'est tard, on a pas d'école demain, mais on va faire comme si.